

Après *LA PANTHÈRE DES NEIGES*



LE CHANT DES FORÊTS

LE NOUVEAU FILM DE VINCENT MUNIER

PAPRIKA FILMS & KOBALANN PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

LE CHANT DES FORÊTS

UN FILM DE VINCENT MUNIER

AU CINÉMA LE 17 DÉCEMBRE

PRESSE

Tony Arnoux
et Pablo Garcia-Fons
tonyarnouxpresse@gmail.com
pablogarciafonspresse@gmail.com

2025 – FRANCE – 1H33

DISTRIBUTION

Haut et Court

01 55 31 27 27

distribution@hautetcourt.com

www.hautetcourt.com



Synopsis

Après *LA PANTHÈRE DES NEIGES*, Vincent Munier nous invite au cœur des forêts des Vosges. C'est ici qu'il a tout appris grâce à son père Michel, naturaliste, ayant passé sa vie à l'affut dans les bois. Il est l'heure pour eux de transmettre ce savoir à Simon, le fils de Vincent. Trois regards, trois générations, une même fascination pour la vie sauvage. Nous découvrirons avec eux cerfs, oiseaux rares, renards et lynx... et parfois, le battement d'ailes d'un animal légendaire : le Grand Tétras.

Entretien
avec
Vincent Munier



Vincent, après la grande épopée qui vous a fait courir derrière *LA PANTHÈRE DES NEIGES*, on vous retrouve dans ce nouveau film toujours en quête du sauvage, mais dans un registre beaucoup plus intimiste. De quoi s'agit-il ?

Effectivement *LE CHANT DES FORÊTS* est un film plus intime. Pas d'expédition lointaine ni d'exotisme cette fois, mais une plongée dans les forêts qui m'ont façonné.

Une approche plus immersive et la caméra comme une présence quasi animale, qui ne domine pas mais qui se fond dans le milieu. Nous tentons de regarder les bêtes... mais elles, sans cesse, nous épient en retour. C'est ce jeu de miroir qui m'intéresse : filmer non pas depuis une position de force, mais dans une posture de fragilité, d'attention.

De quelle intimité parle-t-on ?

De celle qui relie trois générations : mon père Michel, mon fils Simon et moi. J'ai grandi non loin de la forêt, avec des parents qui m'ont appris à regarder les arbres, les oiseaux, le vent comme on regarde un trésor. C'est un privilège rare, et j'ai ressenti qu'il était temps de le partager à travers un film.

Cette intimité est bien sûr familiale, avec ce trio que nous formons tous les trois, mais elle est aussi sensorielle. Elle se vit dans la manière de se mettre à l'affût, d'attendre ensemble, dans le silence, une apparition. C'est une intimité qui naît quand on accepte de se faire minuscule, pour se laisser traverser par ce qui nous entoure.

Il y a quelque chose de l'ordre du conte, dans la mise en scène de ce trio...

Le film a pris très tôt cette dimension de veillée, presque de conte, en effet. La cabane est devenue un lieu central, comme un foyer autour duquel on se rassemble, où les histoires reprennent vie et se transmettent. Mais ce n'est pas seulement un récit familial, c'est aussi une manière de dire que la forêt elle-même raconte une histoire.

À quel « chant » le titre de ce film fait-il référence ?

C'est le grand défi de ce film : donner la parole à la forêt. Elle a son propre chant, subtil, discret et parfois si puissant. Le son, avec toutes ses finesse, a une importance capitale.

Depuis une dizaine d'années, je l'intègre à ma démarche. Il est devenu aussi essentiel que l'image, parfois même davantage. Il laisse place à un imaginaire utile.

Je voulais que le spectateur vive cette expérience comme s'il était lui-même à l'affût, plongé dans l'obscurité, tous ses sens en éveil. À l'affût, on entend avant de voir, que ce soit la hulotte, le grand-duc, le cerf, la grue, et bien sûr le grand tétras.

La nuit surtout, les sons dessinent les présences : un souffle, un craquement, le bruissement d'une aile que l'on devine dans l'ombre. Nous avons essayé de rester « en murmure », de chuchoter plutôt que de parler. C'est une façon d'habiter la forêt. Très peu de bruitages ont été ajoutés. Les sons sont naturels, enregistrés sur le terrain, en plaçant des micros sur batterie, quelques jours dans des endroits stratégiques. C'est la même démarche que pour l'image : pas d'artifices, pas d'effets, seulement la langue des bois, des cris, des feulements, des silences habités.

Quelle était la fréquence des jours de tournage ?

Chaque matin et chaque soir, je pars en quête de l'instant, autour de ma ferme des vosges entourée de forêt. C'est devenu une obsession. Il faut tourner énormément pour espérer capter ces moments, puis passer des mois à dérusher afin de ne garder que l'essentiel. La règle, si tant est qu'il y en ait une, serait la patience - autant sur le terrain que derrière le banc de montage à sélectionner les plans et à construire le récit.

Toutes ces images ont-elles été tournées uniquement autour de votre maison ?

En grande partie oui, un peu dans le Jura aussi. Ce sont les forêts qui m'ont vu grandir, celles où j'ai appris à observer les bêtes sauvages. J'ai toujours eu la conviction qu'il n'était pas nécessaire d'aller au bout du monde pour vivre des instants d'intensité. Le passage d'un renard dans une clairière, dans la lumière du matin ou du soir, peut procurer une émotion aussi forte que celle ressentie face à une panthère dans l'Himalaya. Cette proximité était importante pour moi. Je voulais montrer que l'émerveillement se trouve là, à portée de pas, dans les paysages les plus familiers, pour peu qu'on accepte de s'y immerger vraiment. Le film s'ancre dans ce territoire, mais il s'ouvre aussi ailleurs : nous avons tourné en Norvège, lors d'un voyage initiatique pour Simon à la rencontre du grand tétras.

Combien de mois de tournage et de nuits d'affût ont-ils été nécessaires ?

C'est difficile à mesurer précisément. On pourrait dire dix ans, au bas mot, car le film s'appuie aussi sur des images tournées depuis longtemps dans mes affûts vosgiens. Ce sont des milliers d'heures accumulées, souvent sans rien voir, mais qui préparent les rares instants de grâce avec la rencontre.



À cela se sont ajoutées des périodes de tournage plus concentrées, étalées sur une année, selon la météo et les disponibilités de Simon et de mon père.

Il n'y a pas eu d'images achetées, ni de reconstitutions. Le film est le fruit d'une fidélité quotidienne. Et pour cela, tout dépend de l'attention, de la patience et surtout de la discréption apportée pendant le tournage. Souvent seul pour tous les plans paysages et animaliers, et en équipe réduite pour les plans cabane et la Norvège. Deux amis cadres, Antoine Lavorel et Laurent Joffrion, m'ont épaulé. Pas d'ingénieur du son, ni de technicien. Pas de grues, de drones, de travelling, de brumes artificielles et bien sûr aucun animal apprivoisé. Juste une caméra pensée pour se faire oublier.

Un autre personnage majeur, cet oiseau de quasi légende...

Oui, le grand tétras est bien plus qu'un oiseau dans ce film : c'est un personnage à part entière. Il a façonné la vie de mon père, puis la mienne, et il a été pour nous un maître d'affût. C'est grâce à lui que nous avons appris à attendre, à écouter, à rester immobiles pendant des heures dans le silence de la forêt. Mon père a passé plus de 1000 nuits sous un sapin, chaque début de printemps pour apprendre à mieux le connaître.

Mais sa disparition des Vosges est aussi un symbole douloureux. Après des décennies de combats, malgré toute l'énergie de mon père et de nombreux naturalistes, l'espèce a décliné jusqu'à s'éteindre du massif. Trois raisons : le réchauffement climatique, la gestion forestière plus industrielle, et l'accroissement des dérangements humains.

Pourtant, le grand tétras n'est pas seulement l'image d'une perte. Il est aussi un

messager. Il nous rappelle que la forêt est un tout, qu'elle peut renaître si on lui en laisse la chance. Et d'autres espèces nous prouvent qu'il existe des retours possibles : le grand-duc, la chevêchette, la cigogne noire. Le grand tétras, même absent, continue de nous enseigner quelque chose : à quel point chaque être compte dans l'équilibre du vivant.

En quoi est-il urgent de revoir notre rapport à la forêt et au vivant ?

Que la forêt n'est pas un décor ni un simple réservoir de ressources, mais un monde à part entière, complexe et vivant. Une forêt riche, c'est une forêt diversifiée : faite d'essences multiples, d'arbres d'âges différents, de bois morts laissés au sol et sur pied. C'est cette variété qui la rend plus résiliente face aux bouleversements climatiques.

Je voulais aussi rappeler que nous faisons partie de ce tout. Nous parlons encore trop souvent des animaux en termes de « *nuisibles* », de « *gibier* » ou de « *dégâts* », comme si tout devait être jugé selon notre intérêt immédiat. Cette vision traduit un rapport centré sur l'homme, où le reste du vivant est relégué au second plan. Or, dans la forêt, il n'y a pas de hiérarchie. Chaque être, du plus infime au plus imposant, compte dans l'équilibre global.

« *Apprendre à penser comme une montagne* », écrivait Aldo Leopold. J'aimerais qu'on apprenne aujourd'hui à penser comme une forêt : comprendre qui vit ici, comment. Dire simplement que la nature est belle ne suffit plus. Il faut se rappeler que cette beauté n'est pas un luxe, mais une condition essentielle à notre survie.

Une crise de sensibilité ?

Indéniablement ! Nous nous habituons à la médiocrité et parfois même à l'inacceptable : les rivières polluées et canalisées, l'air saturé, les forêts rasées et replantées, les paysages uniformisés. Et ce qui me désole, c'est que nous soyons si peu nombreux à en être encore bouleversés. Comme si notre capacité d'émerveillement s'était éteinte.

Je pense aussi que cette crise touche particulièrement les hommes. On nous apprend depuis toujours à valoriser la performance, la domination, la possession. On nous encourage à masquer nos fragilités, à ne pas montrer nos émotions. Pourtant, nos fragilités sont précieuses : elles sont un atout pour mieux vivre ensemble.

J'enrage de constater que nous sommes si peu atteints par le mal que nous infligeons au vivant non humain. Mais je veux garder l'espoir qu'une approche plus sensible, plus poétique de la nature puisse nous transformer. Il faut réapprendre à redevenir une créature parmi les créatures, ni au-dessus, ni en dehors.



Vous êtes bien placé pour le savoir...

Oui. Ma propre vie a basculé à douze ans, l'âge de Simon pendant le tournage, lors d'un face-à-face avec un chevreuil. Un instant minuscule en apparence, mais qui a suffi à orienter toute mon existence. Il ne faut parfois pas grand-chose pour infléchir le destin d'un enfant : une rencontre, une émotion, un moment de grâce. Le véritable défi, ensuite, c'est de ne pas perdre cette intensité avec les années. Malgré le poids des habitudes, malgré le formatage social, il faut rester un éternel émerveillé. C'est ce que j'essaie de transmettre à travers ce film : « *souffler sur les braises de l'émerveillement* », pour reprendre une formule du philosophe B. Morizot. De sorte que cette flamme fragile ne s'éteigne pas.

Pour Simon, ne pourrait-il pas être un peu difficile d'avoir devant lui ces deux personnalités si passionnées, si fortes, ces deux figures tutélaires qui ont ouvert la voie et laissé leurs traces dans la neige avant lui ?

C'est une question que je me pose souvent. Mon père et moi avons chacun laissé des empreintes très marquées, et cela pourrait en effet être intimidant pour Simon. Mais il a déjà trouvé ses propres passions : l'architecture, le théâtre, le décor, les costumes. Il n'est pas écrasé par nos chemins, il suit le sien.

La transmission, telle que je l'entends, n'est pas une injonction à marcher dans nos pas. C'est plutôt une main tendue, une ouverture. Comme le dit mon père : « *nous sommes tous un peu dans ce qui s'en va* ». Mais il appartient ensuite à chacun de tracer sa propre voie, de laisser ses propres empreintes.

Quand avez-vous pris vraiment conscience du trésor que votre père vous avait légué en vous transmettant le virus de la photo naturaliste ?

Très tôt. Dès l'adolescence, j'ai ressenti cette passion immédiate pour l'affût, pour l'image. Rien ne garantissait que j'en ferais un métier, mais l'élan était là.

Ma reconnaissance envers mon père s'est exprimée vite. C'était un guerrier pacifiste, un de ces écolos des années 1970-80 qu'on caricaturait souvent, mais qui étaient de tous les combats : défendre un ruisseau, protéger une forêt menacée par un téléski, s'opposer à des projets destructeurs. Ses luttes m'ont marqué.

L'idée de le filmer est venue plus tard. J'ai toujours aimé composer une image, et j'ai voulu mettre ce savoir-faire au service de ses combats. Ce film est aussi un hommage : à lui, à sa force de vie, mais aussi à tous ceux qui se battent, associations, bénévoles, militants discrets. Sans eux, l'érosion du vivant aurait été bien plus brutale.

Ces combats, les menez-vous à votre tour ?

Oui, mais un peu différemment. Ce film est ma manière de prolonger son engagement. Je ne me considère pas comme un militant au sens classique, mais comme un passeur d'émotions. Je crois qu'on peut éveiller les consciences par la beauté, par la poésie, par l'émerveillement. C'est la porte d'entrée pour l'action.



Vous arrive-t-il parfois d'être tenté de renoncer ?

Oui. Parfois, j'ai envie de me protéger du tumulte, de me retirer dans ma ferme, de créer un petit éden pour les animaux et de vivre loin des contraintes imposées.

Mais lorsque je vais dans une école, que je rencontre des enfants et que je vois leur regard après un film ou une photo, je comprends pourquoi je continue. Beaucoup me disent que leur vie a changé après une projection ou une lecture. Ces retours, surtout ceux des jeunes, sont précieux. Ils me redonnent la force de persévérer.

Après ce que *La Panthère des Neiges* a générée d'agitation, de succès, d'exposition médiatique, ce nouveau film si intimiste avait-il, aussi, vocation à vous recentrer ?

Pas vraiment. On pourrait le voir comme un retour aux sources, mais en réalité, je ne les ai jamais quittées. Les Vosges sont mon ancrage, mon point d'équilibre. Les grands voyages sont des parenthèses.

La Panthère des neiges a élargi le cercle. En invitant un écrivain qui n'était pas naturaliste, en touchant un public qui n'avait pas forcément de lien avec la nature, elle a fait se rencontrer des univers qui s'ignoraient.

Avec *Le Chant des forêts*, je voulais revenir à l'essentiel : ce qui m'a construit, ce qui m'anime profondément et me rend véritablement vivant.

À PROPOS DE Vincent Munier

Vincent Munier est né à Épinal, dans les Vosges, en 1976. Son enfance se passe à construire des affûts, bivouaquer en forêt, descendre des rivières en canoë, escalader des parois... Son père, Michel, écologiste de la première heure, lui dévoile ses astuces de campeur et lui transmet le besoin viscéral d'« entrer dans la forêt sur la pointe des pieds ». Vincent a 12 ans lorsque, dissimulé sous une toile de camouflage et tremblant d'émotion, il réalise son premier cliché de chevreuil. Après le lycée, ses voyages l'emmènent d'abord dans les forêts primaires des pays de l'Est pour croiser ours, lynx, loups, puis en Scandinavie pour suivre le périple migratoire des grues cendrées. En 1999, il publie son premier livre, *LE BALLET DES GRUES*.

Ouvrier horticole, maçon, photojournaliste, il cumule les petits boulots pour financer l'achat de matériel photo. Encouragé par plusieurs succès dans le concours « Wildlife Photographer of the Year » organisé par la BBC et le Muséum d'Histoire Naturelle de Londres, il décide en 2000 de se consacrer exclusivement à la photographie de la vie sauvage. Grâce à une bourse, il passe trois mois sur l'île d'Hokkaido pour photographier les grues du Japon et les cygnes chanteurs sous la neige. En sortira le livre *TANCHO* (2004), personnel et poétique.

Vincent se fait connaître par une écriture photographique unique, inspirée par les estampes japonaises et l'art minimaliste : la brume, la pluie, la neige et le blizzard habillent paysages et animaux, dont on distingue parfois seulement les silhouettes.

Ses images naissent de quêtes de plus en plus lointaines et d'une longue patience pour se faire oublier des légitimes habitants de la nature : loups d'Éthiopie, ours bruns du Kamtchatka, loups blancs et bœufs musqués de l'Arctique, manchots empereurs de l'Antarctique...

Adepte de voyages en solitaire, mêlant aventure, intérêt naturaliste et photographie, il aime construire ses propres expéditions, avec le souci constant de ne pas être intrusif. En 2013, il passe un mois seul et sans assistance sur l'île glacée d'Ellesmere, dans l'Arctique canadien, par 80° de latitude nord. Une meute de neuf loups blancs vient à sa rencontre : ces « *fantômes de la toundra* » se retrouveront dans son livre *ARCTIQUE* (2015).

De la panthère des neiges, autre prédateur insaisissable qu'il photographie pour la première fois au printemps 2016 sur le haut plateau tibétain, il tirera deux livres en 2018, dont *TIBET, MINÉRAL ANIMAL* avec l'écrivain voyageur Sylvain Tesson. En 2021 sort le film *LA PANTHÈRE DES NEIGES*, qu'il coréalise avec Marie Amiguet.

Vincent expose aujourd'hui dans des galeries d'art en Europe et aux États-Unis et publie ses images dans la presse internationale. Auteur d'une douzaine de livres, il a fondé les éditions Kobalann en 2010 et soutient plusieurs associations de protection de la faune sauvage. Son camp de base est toujours établi dans ses Vosges natales, où son fils Simon a vu le jour en 2011.



À PROPOS DE Michel Munier

Né en 1947, Michel Munier est un fervent défenseur des vieilles forêts des Vosges. Dès les années 1970, il a arpentré le massif par tous les temps et fait la rencontre déterminante du grand tétras, aux mœurs discrètes et mystérieuses. Huit cents nuits d'affût pour vivre des instants de grâce et de beauté... Naturaliste, écogiste et photographe, il a voué sa vie à transmettre sa passion et à sensibiliser à la protection des espèces et des espaces naturels de ses Vosges natales.

Avec son fils Vincent Munier, il a cosigné les livres photographiques *CLAIR DE BRUME* (Hesse, 2007) et *AU FIL DES SONGES* (Kobalann, 2010). Il est aussi l'auteur de *L'OISEAU-FORÊT* (Kobalann, 2022), récit intime, chant d'amour et cri de détresse, dans lequel il nous invite à la sobriété et à une approche respectueuse de la nature qui nous entoure.

Bestiaire

GRAND TÉTRAS

L'oiseau fantôme des aubes glacées. Relique de l'âge de glace, il fuit dès qu'on le dérange. Pour l'approcher, il faut devenir invisible. Sa disparition résonne comme une leçon sombre : la fragilité des équilibres.

CHEVÊCHETTE

Miniature de chouette, introuvable lorsqu'elle se tait. Elle se révèle par sa voix, dialogue tenu avec les initiés. Une apparition au crépuscule, curieuse et persévérente, messagère discrète du printemps.

CHAT SYLVESTRE

Silhouette furtive des lisières enneigées. Ses traces se confondent avec celles du domestique, mais mènent aux secrets des rochers et des terriers. On croit le guetter, mais c'est lui qui guette l'homme.

RENARD ROUX

Ruse incarnée. Une mère courage qui défie les hommes pour protéger ses petits, glapissant face au danger. Dans la neige, son cri fend le silence et rappelle que le courage se cache dans les taillis.





HERMINE

Danseuse des herbes et des pierres. Bondissante, espiègle, elle disparaît pour mieux renaître ailleurs. Elle dévisage l'homme avec insolence, comme une énigme en mouvement.

GRAND-DUC

Chauffeuse nocturne, ombre massive au-dessus de la vallée. Ses jeunes chuintent dans l'anfractuosité des roches. Dans leurs yeux d'ambre, l'éclat du feuillage et des siècles.

CERF

Au cœur de l'automne, sa voix devient forêt. Le brame, rauque et douloureux, emplit la clairière d'un chant archaïque. Sa ramure couronnée de branches fait de lui le sorcier des futaies.

LYNX

Regard invisible, patience des ombres. Il observe sans se montrer, maître de l'effacement. Sa rencontre relève du rêve, et quand elle survient, elle change à jamais le cours d'une vie.

